

ARCHIVES

DU DIOCESE

DE LUÇON

BULLETIN D'HISTOIRE ECCLESIASTIQUE
ET D'ARCHEOLOGIE RELIGIEUSE

Paraissant tous les trois mois

SOMMAIRE

- I. — CHRONIQUES PAROISSIALES : Beauvoir-sur-Mer. — Chap. III :
La Population. — II^e partie : Histoire. Chap. I^{er} : Les origines
de la ville de Beauvoir (D^r Julien Rousseau) (à suivre).
- II. — CHRONIQUES VENDÉENNES, N° 4.
Le Prieuré Notre-Dame d'Olonne au XIV^e siècle (A. Mulot).
Miettes d'histoire vendéenne.
A travers les vieux registres paroissiaux.

LUÇON

IMPRIMERIE H. REZEAU

1959

Abonnement aux ARCHIVES

Prix de l'abonnement pour 1960 (payable d'avance)	6 NF
Etranger	6,50 NF
Le numéro	1,75 NF

Pour tout ce qui concerne administration, abonnements et publicité, s'adresser à M. le chanoine BUCHOU, Administrateur, Evêché de Luçon (Vendée).

Pour les règlements, utiliser le C. C. P. Nantes 71.60, M. le Chancelier de l'Evêché, Luçon.

AVIS IMPORTANT

Les Archives devant paraître, à partir du prochain numéro, sur un nombre accru de pages (4 fascicules au lieu de 2), le prix de l'abonnement est porté de 300 à 600 fr., soit 6 NF.

Prière à nos fidèles abonnés de régler dès que possible l'abonnement, payable d'avance.

REDACTION

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. le chanoine BILLAUD, professeur, Institution Richelieu, La Roche-sur-Yon (Vendée).

**

Les causes de mortalité ont beaucoup varié, non seulement au cours des temps anciens, mais même depuis un quart de siècle, de même que la durée moyenne de la vie humaine a régulièrement et considérablement augmenté.

Durant la période d'entre les deux dernières guerres, de 1920 à 1940 environ, on pouvait enregistrer comme causes de décès, à Beauvoir et dans les communes voisines, environ 15 % de cancers, 12 % de tuberculose, 10 % de séquelles d'alcoolisme, 9 % de maladies infantiles (nouveau-nés, nourrissons et petits enfants), 7 % d'affections aiguës (pneumonies, typhoïde, grippe maligne), 9 % de morts subites, 8 % de congestions cérébrales (ictus, apoplexie...), 4 % de suicides et accidents, 17 % de sénilité (vieillards de 75 ans et plus)...

Depuis une quinzaine d'années, ces chiffres se sont profondément modifiés ; les progrès de la thérapeutique ont déterminé une évolution rapide de la médecine et les statistiques montrent que ce ne sont plus les mêmes maladies qui tuent. Ainsi, la mortalité infantile s'est notablement abaissée : elle n'est plus, en Vendée, que de 2 % environ ; la tuberculose, qui constituait il y a vingt ans un fléau majeur, est pratiquement inexistante : désormais, en tout cas, dans la plupart de ses manifestations, elle est devenue curable ; enfin, grâce aux antibiotiques, certaines affections aiguës tendent à disparaître ou ne sont que très rarement mortelles.

Actuellement les grosses causes de mortalité sont le cancer et surtout les affections cardiaques et circulatoires ; ces éléments, à eux deux, entrent en ligne de cause depuis une dizaine d'années à Beauvoir dans plus de la moitié des cas : les morts subites ou par congestion cérébrale — le malade ne revenant pas à lui — constituent plus d'un tiers de décès (36 %) et le cancer un cinquième environ (19,5 %). Ces deux maladies, conséquences sans doute de la vie moderne, sont incontestablement, à l'heure actuelle, dans le monde entier, le danger primordial.

Mariages

Quant aux mariages, les registres paroissiaux existants donnent un maximum de 30 en 1700 et un minimum de 10 en 1737 et 1786, avec une moyenne annuelle de 18 environ.

Depuis la Révolution, dans le courant du XIX^e siècle, la moyenne fut de 23, avec maximum de 42 en 1843 et minimum de 7 en 1856. Depuis 1900, la moyenne s'établit à 21, avec maximum de 55 en 1919 et minimum de 1 en 1916, du fait de la guerre 1914-1918.

**

Etant donné le taux élevé de la natalité avant 1789, on est stupéfait de constater au bout de quelques générations la disparition de certains noms, l'extinction de certaines familles où, cependant, chaque génération comptait 8, 10 et même 15 enfants et plus, à qui semblait promise la pérennité, qui eussent dû normalement se multiplier au point de rendre plus ou moins difficile l'étude de leur descendance et de leurs alliances...

La mortalité infantile était incomparablement plus élevée que de nos jours et un grand nombre de nouveau-nés mouraient au berceau ou dans les premiers mois ou les premières années de leur vie. Mais ce n'est pas là le seul facteur en cause et il faut compter aussi avec le petit nombre relatif des mariages.

Il est certain que beaucoup de gens restaient célibataires. Faut-il voir là une conséquence du droit d'aînesse ? Peut-être, dans les familles bourgeoises : l'aîné étant particulièrement avantagé quant aux biens et titres familiaux, les cadets pouvaient craindre de ne pouvoir se faire une situation en rapport avec leur naissance, tandis qu'ils étaient assurés pour eux-mêmes de tout le nécessaire dans la maison familiale. Mais ces considérations ne jouaient certainement pas chez les pauvres gens. Or, les remarques valent pour toutes les familles, sans distinction du milieu social, aussi bien dans les milieux bourgeois que dans le monde des paysans, des artisans et des journaliers.

Des vingt enfants connus qu'eut, par exemple, au XVII^e siècle, de ses quatre mariages, Jullien Angibaud de la Morinière († 19 juillet 1699), à peine trouve-t-on la trace d'une demi-douzaine à l'âge adulte. L'un d'eux, Julien II, né le 23 février 1649, eut au moins, de dame Charlotte Plouin, son épouse, treize enfants : seule semble avoir survécu Julienne, née le 20 juin 1689, qui devint dame de la Tousche-Limouzinière de Mauny. Cinq d'entre eux avaient été successivement prénommés Julien, ce qui laisse supposer que les quatre premiers étaient morts au berceau, de même que Pierre, enterré dans la chapelle du cimetière le 15 novembre 1686, et René (1692-1693)... Les Angibaud du XVIII^e siècle sont issus d'un frère consanguin de Julien II, François, né le 6 janvier 1667...

Les Gascher étaient, vers le même temps, une famille importante de Beauvoir : les deux frères, Jacques et Jean Gascher, eurent au moins, à eux deux, entre 1650 et 1670, une douzaine d'enfants ; un seul de ceux-ci se manifeste à la génération suivante, qui fut le dernier du nom, ses trois enfants l'ayant précédé dans la tombe.

De même, la dynastie des Baillon s'éteignit, au XVIII^e siècle, en la personne de dame Anne-Elisabeth Baillon, veuve de Jacques Faudry du Marais-Neuf, décédée le 15 décembre 1781, seule survivante, avec sa sœur Anne-Renée, qui demeura célibataire, des huit enfants — tous les autres étaient morts jeunes — de M^{re} Julien Baillon, notaire et procureur (1683-1723), et de demoiselle Anne Barreteau des Baraillières.

Ce Jacques Faudry du Marais-Neuf était lui-même le seul des dix enfants issus du mariage (1^{er} mars 1688) de Julien Faudry, s^r du Verdin, et de Marie-Anne Neau, qui ait fait souche, et encore n'eut-il que des filles et fut de ce fait le dernier représentant mâle de l'antique lignée des Faudry.

La Révolution devait donner le coup de grâce à la vieille bourgeoisie de Beauvoir ; beaucoup de ses membres en furent les victimes et moururent, suivant leurs opinions, soit dans les massacres de Machecoul (Bret, Bonnin, Lochard, Raguenier, Billon...), soit sur l'écha-

faud (les Angibaud, les O'Byrne) ou dans les prisons de la République (Céleste Le Breton de la Joucaillière...). Les familles qui traversèrent la tourmente — les Maublanc, les Lebreton, les Simon... —, malgré leur fécondité, s'éteignirent dans le courant du XIX^e siècle.

On pourrait croire, peut-être, que les familles pauvres se perpétuent avec plus de facilité, ou que l'ascension dans l'échelle sociale amène en même temps un affaiblissement de la vitalité et une tendance à l'extinction... Au fond, il n'en est rien et la loi d'usure des races, si loi il y a, est valable pour toutes les couches de la société. Combien de vieux noms ont disparu de chez nous, les Laurent, les Guérel, les Baugé, les Prud'homme, les Riziou, les Vilain, les Genaudeau... D'autres se retrouvent dans les communes voisines, Manant, Guinemand, Herbreteau, Friou, Charrier... qui n'ont plus, et depuis plusieurs générations, de représentants à Beauvoir.

Il faut dire que les mouvements de population, beaucoup plus fréquents qu'autrefois, amènent sur place de nouvelles familles, tandis que d'autres quittent le pays.

Le Maraîchin est en général très attaché à sa terre natale et, s'il est forcé parfois de s'en éloigner, il y revient volontiers. Mais il n'est pas pour autant dénué de l'esprit d'avenir. De tout temps, chez nous comme ailleurs, d'aucuns ont choisi l'évasion. Sous l'Ancien Régime, nombreux étaient les gens, les cadets de familles bourgeoises surtout, qui préféraient l'aventure à la vie toute unie au foyer familial ; les marins, les voyageurs n'étaient pas rares dont plusieurs s'en sont allés mourir au loin, dans « les isles » ; et, depuis la Révolution, le fonctionnarisme, les diverses administrations publiques ont tenté bon nombre de nos compatriotes.

Dans les classes pauvres, pour qui voulait sortir de l'ornière, pour qui avait l'esprit quelque peu entreprenant, l'émigration était bien souvent, surtout au siècle dernier, le seul moyen d'accéder à un niveau social supérieur, les possibilités de promotion sur place étant généralement limitées.



Dans son immense majorité, la population de Beauvoir est essentiellement agricole ; on peut encore, sans crainte de se tromper trop, estimer à 90 % le pourcentage de ceux qui, agriculteurs ou artisans ruraux, vivent du travail ou du revenu de la terre, le reste étant constitué par les marins, les divers métiers, les commerçants et les professions libérales. L'ostréiculture, qui a pris un développement considérable depuis quelques années, n'a pas tellement modifié, jusqu'à présent, la situation, beaucoup de gens cumulant l'entretien d'un parc à huîtres avec leurs travaux agricoles.

Il n'en est pas moins certain que l'agriculture subit actuellement une crise : l'extension considérable de l'élevage aux dépens de la culture et l'apparition des instruments agricoles modernes ont eu pour résultat une réduction de la main-d'œuvre et obligé, par voie de conséquence, nombre de gens à chercher fortune autre part.

D'ailleurs, de plus en plus, on délaisse la campagne dès que l'on peut pour entrer dans les administrations, usines, entreprises diverses... Les esprits sagaces et impartiaux soulignent même que beaucoup de jeunes ne restent à la terre que par routine ou nécessité, ou parce qu'ils n'ont pas le courage de chercher autre chose... Le prix des terres, à Beauvoir et aux alentours, indique pourtant que les Maraîchins y tiennent encore, et c'est tant mieux !

Encore faut-il remarquer que l'on peut craindre une sorte d'accaparement et la reconstitution de domaines plus ou moins étendus, au détriment des petits cultivateurs, ce qui, de plus, ne serait pas sans menacer l'existence même des petites communes. En réalité, le problème est complexe et la crise intéresse le monde rural tout entier. L'équilibre est rompu, sur le plan national, au profit des grandes villes et au désavantage des campagnes. Il faudra bien, quelque jour, remédier à cette situation, mais ce n'est pas ici le lieu d'épiloguer sur ce vaste sujet.

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE

CHAPITRE I^{er}

LES ORIGINES DE LA VILLE DE BEAUVOIR

On en est réduit aux hypothèses sur les premières origines de Beauvoir. La découverte relativement récente d'importantes stations de silex taillés (1) permet seulement d'affirmer, sans plus de détails, que nos cô-

(1) Edmond Bocquier : *Les Stations de silex taillés des côtes de Vendée*, An. Soc. Emul. Vendée, 1914, t. I, pp. 37-40.

A ce sujet, Ed. Bocquier voulait bien nous écrire le 22 mai 1931 :

« ... J'ai recueilli, en effet, il y a déjà longtemps, vers 1910 ou 1911, des silex préhistoriques sur le territoire de Beauvoir. Ils sont de deux époques différentes et correspondent d'ailleurs à deux situations géographiques également très différentes.

« Les uns appartiennent au néolithique inférieur (campignien) : outillage très fruste, consistant surtout en éclats de silex noir, souvent difficiles à distinguer des éclats naturels. J'ai cependant un beau grattoir campignien. J'ai trouvé ces silex en divers points : route de la Barre, mais surtout au voisinage de la Crosnière. Il correspondent à un sol qui s'est sensiblement abaissé depuis, puisqu'il a été recouvert par une épaisseur d'alluvions marines qui est de l'ordre de 2 à 3 m. pour les points considérés. Je suis justement à la recherche d'une bonne coupe qui mettrait bien en évidence les diverses couches du marais de Beauvoir, y compris le niveau à silex, qui me paraît interstratifié au sein des alluvions.

« Les autres silex — et ce sont ceux-là auxquels je pensais en écrivant la brochure que vous citez — sont de simples éclats de petits galets de silex, que j'ai trouvés sur le flanc S.-O. de la colline de Beauvoir, pas très loin de la gare actuelle (a). Peu nombreux d'ailleurs. Ils s'apparentent aux stations beaucoup plus riches que j'ai fouillées de la Loire à la Charente. Il s'agit là d'un néolithique de petite taille en général, dont les caractères sont surtout déterminés par la nature de la matière première, constituée par des galets roulés provenant des plages voisines... ».

(a) Désaffectée aujourd'hui, entre les Jacobins et Saint-Pierre.

ies furent habitées dès la plus haute antiquité. Tout laisse supposer qu'il y eut, dans les parages, un centre celtique ou gaulois important. Mais nous n'avons aucune donnée précise sur ce qui est aujourd'hui Beauvoir avant la fondation, au VII^e siècle, du Prieuré de Saint-Philbert.

Des temps antérieurs, il ne subsiste que de rares vestiges. Il n'est pas douteux que le Bas-Poitou a largement participé, à l'époque celtique, à la vie intense de la Bretagne, sa voisine ; comme elle, il a eu ses chênes sacrés et ses druides et, de cette époque, il a gardé ses mégalithes, dolmens et menhirs échelonnés sur la côte... et ses légendes. Il y avait naguère, paraît-il, sur le terrier de la Maladrie, un groupe celtique formé de trois cailloux blancs que l'on disait échappés, au chant du coq, de la dorne d'une fée, et l'on trouvait encore, au siècle dernier, quelques cailloux de ce genre aux environs de la Roche-Baron et de la Commanderie.

Faut-il faire remonter aussi à ce temps, comme le veut le savant curé du Bernard, l'abbé Baudry (1), les vieilles légendes qui avaient cours autrefois à Beauvoir ? le *cheval-malet*, qu'on ne pouvait arrêter que si l'on avait sur soi un six liards gravé d'une croix de Dieu ; les loups garous, connus ici sous les noms de *loup-cerve* et de *bidoche*, celle-ci inoffensive, paraissant sous la forme d'une chèvre ou d'un mouton blanc, celui-là de couleur noire ou fauve, méchant et hantant surtout la *Chaussée de Malentendu* ; les gens de la Crosnière redoutaient surtout le *Miaque*, fantôme nocturne, sorte de lutin qui saute sur les chevaux du Marais et les fait courir jusqu'à les exténuer... Ce qui semble certain, c'est l'antiquité du *chemin de la Chèvre*, qui rappelle indubitablement le souvenir d'un vieux totem... (2).

(1) *Antiquités celtiques de la Vendée*, An. Soc. Em. Vendée, 1864, p. 248.

(2) Dont on retrouve également la trace un peu plus loin, à la lisière du Marais et du Bocage, dans l'ancien nom du Lignerou, que de vieilles chartes des XI^e et XII^e siècles désignent sous le nom de « *rivière de la Chèvre-pendue* »...

Les peuplades qui vivaient sur le littoral — Agésinates (?) (1) — n'opposèrent pour ainsi dire aucune résistance aux légions romaines qui vinrent avec Crassus faire la conquête du pays ; ce fut même avec le concours de leur flotte, rassemblée avec les vaisseaux romains au *Portus-Secor* (2), que les soldats de Jules César, vers l'an 50 avant notre ère, vainquirent les Venètes et détruisirent leur puissance.

Les Romains organisèrent méthodiquement la province et y établirent une série de camps, de ports, de villes, d'ouvrages fortifiés, dont les vestiges subsistent encore ici et là. Continuant l'œuvre des colonies grecque et phénicienne qui déjà, antérieurement, avaient fondé divers établissements sur la côte, *Sidunum* notamment, ils paraissent avoir été les véritables colonisateurs du pays, lequel connut sous leur domination une longue période de prospérité.

On a trouvé, dans la région proche, des traces de villas romaines à Pont-Habert — restes de thermes, monnaies, bronzes... (1802) ; sarcophages calcaires avec ossements, vases, fibules... (1936) — ; à la Salle, en Saint-Gervais, où plusieurs campagnes de fouilles (1836, 1864, 1925) ont dégagé les substructions d'un édifice compliqué qui paraît avoir été un temple païen (Vesta ?). Enfin, de nombreuses communes maraîchines (Bouin, Noirmoutier, Sallertaine, Soullans...) ont livré aux chercheurs des briques et des poteries romaines, des

(1) Les Agésinates auraient eu pour capitale Aizenay (*Asinicum*) (Malte-Brun : *La France Illustrée*). Cependant, certains auteurs prétendent que les Agésinates étaient en réalité des habitants de l'Angoumois (P. Boissonade : *Histoire de Poitou*, p. 41).

(2) La question de *Portus Secor* a fait couler beaucoup d'encre et il n'est peut-être pas un seul point du littoral bas-poitevin qui n'ait revendiqué la succession du fameux port gallo-romain : on s'accorde aujourd'hui à situer son emplacement au large de l'île actuelle de Noirmoutier, sur le parallèle qui coupe la Baie de Bourgneuf à la hauteur de Bouin, non loin des roches du *Bavard* et des *Peigues*, à proximité des *Bœufs*, sur lesquels on a trouvé des vestiges anciens.

tuiles à rebord, des monnaies... Un véritable trésor fut trouvé à Saint-Jean-de-Monts en 1754, composé d'un anneau d'or et de plus de deux cents pièces ou médailles à l'effigie d'empereurs romains allant de Gallus (194-253) à Posthume (258-267)...

Aucune découverte de ce genre n'a été signalée jusqu'à présent sur le territoire de Beauvoir, mais l'époque romaine n'y a pas moins laissé des vestiges irrécusables, le Corquillet, par exemple, et le nom d'une importante villa, *Ampennum*, à laquelle aboutissaient trois grandes voies venant respectivement de Nantes, de Saintes et de Bourges (1).

Le Corquillet — de *courtillet*, courtil, petit enclos —, sur le versant méridional de la colline de la Maladrerie, à mi-pente, et d'où l'on domine tout le Marais jusqu'aux dunes de l'ancienne île de Monts, est un quadrilatère renfermant une petite maison perdue dans un bouquet d'arbres et entourée de larges fossés qui en font d'ailleurs un site fort agréable. La forme et la profondeur de ces fossés, creusés dans le schiste, et la présence de débris de briques et de tuiles à rebord, ne laissent aucun doute sur l'origine du Corquillet, qui dut être, au temps des Romains, une position militaire de quelque valeur se rattachant aux autres postes analogues échelonnés sur les hauteurs de Fontordine et de la Salle, en Saint-Gervais.

Quant à *Ampennum*, ce nom apparaît dans l'histoire vers 675, dans un document authentique qui constitue véritablement la charte de fondation de notre cité.

*
**

Le Christianisme ne fut guère prêché dans l'Ouest de la Gaule que vers la fin du III^e siècle ou le début du IV^e : c'est de cette époque que datent les plus anciens souvenirs chrétiens en Bas-Poitou (martyre de saint Domnin d'Avrillé et de ses compagnons, cimetière

(1) Voir sur ce sujet L. Brochet : *Les Voies romaines en Bas-Poitou*, Congrès archéologique de Poitiers, 1903, et An. Soc. Em. Vendée, 1907, pp. 103-201.

chrétien du Langon...) (1). Les grands apôtres de la contrée furent principalement saint Hilaire de Poitiers (300-368), saint Martin de Tours (316-400) et saint Martin de Vertou (IV^e-V^e s.). Celui-ci, en particulier, a exercé dans la région bas-poitevine une action considérable.

Ses principales fondations sont celles des monastères de *Durinum* (Saint-Georges-de-Montaigu) où il mourut, et de Vertou, près de Nantes, où son corps fut enseveli. Mais tout le pays d'Herbauges fut évangélisé par lui et on lui attribue la création de nombreuses chrétientés dans cette région très vaste — *in Herbadillam regionum* — qui s'étend depuis la Loire et les rives du lac de Grand-Lieu (Cheix, Pont-Saint-Martin, la Chevrolière, Rouans, Port-Saint-Père...) jusqu'au pays d'Olonne (Ile-d'Olonne), en passant par Bouin, Saint-Gervais et Monts. C'est lui le héros de la légende du Pont d'Yeu, la plus fameuse du folklore vendéen. Est-ce lui aussi, ou l'un de ses disciples, qui fonda l'église Saint-Hilaire de Noirmoutier ? C'est fort possible : ce sanctuaire, dont on a retrouvé les substructions au siècle dernier, paraît bien être, en tout cas, l'un des plus anciens de la région côtière.

On ne signale aucune trace d'établissement religieux de cette époque à Beauvoir ni sur le littoral proche. Mais il faut ajouter que les premières fondations chrétiennes de nos parages ne résistèrent pas aux invasions barbares des IV^e (Saxons), V^e et VI^e siècles (Vandales et Suèves, vers 407 ; Wisigoths, 419-507).

La restauration du culte chrétien en Bas-Poitou fut, au VII^e siècle, l'œuvre d'un moine, d'un saint, dont la

(1) Sans aller jusqu'à nier son existence, la critique moderne n'accorde aucune valeur à la légende de saint Domnin (*Vie des Saints* des RR. PP. Bénédictins de Paris, t. VII, juillet, pp. 362-363). De son côté, Mgr Duchesne (*Antiens catalogues épiscopaux de Tours*, 1890, p. 101) considère que les deux Enfants nantais, SS. Donatien et Rogatien, sont « les seuls martyrs qui, dans toute la Gaule occidentale, peuvent être rapportés avec confiance aux persécutions romaines ». Il situe leur martyre, non en 285 comme on le fait communément, mais en 304, sous Dioclétien.

grande figure domine et éclaire, dans notre pays, l'époque mérovingienne :

Saint Philbert.

Philbert ou Filibert (1) était né vers l'an 616, en Gascogne, à Eauze, où son père, Filibaud, était représentant de l'autorité royale avant d'être élu, après son veuvage, évêque d'Aire. Suivant la coutume, il fut envoyé, tout jeune, à la cour du roi Dagobert qu'il quitta, à l'âge de vingt ans, pour se faire religieux à l'abbaye de Rebais, dans la Brie. Il en devint abbé puis, après deux ans, se démit de sa charge pour aller visiter les plus illustres monastères de France et d'Italie.

A son retour (654), il fonda à Jumièges, en Neustrie, sur une terre que lui avaient donnée le roi Clovis II et sainte Bathilde, sa femme, une abbaye dont les restes attestent encore de nos jours la grandeur et la puissance.

Pour échapper à la vindicte d'Ebroïn, Maire du Palais

(1) Nous écrivons *Philbert*, suivant la forme usitée chez nous depuis un temps immémorial, tout en reconnaissant que les règles de la philologie indiquent plutôt l'orthographe *Filbert* ou *Filibert* — *Filibertus* — qu'ont essayé de mettre à la mode les Bollandistes et plusieurs historiens modernes (Michaud, Viaud-Grand-Marais, Ch.-Ed. Gallet, L. Jaud, G. Loquet, L. Troussier...).

Le *Ph* appliqué à des noms d'origine gauloise, franque ou germanique est un non-sens, a-t-on dit (Ch. de Sourdeval) : c'est exact et, d'ailleurs, les premiers textes relatifs à notre saint et à ses fondations portent, jusqu'en 877, *Filibertus*. Mais, à partir de cette date, la forme *Philibertus* apparaît concurremment avec l'autre qu'elle finit par supplanter complètement au XI^e siècle.

Les documents anciens que nous connaissons, relatifs à Beauvoir, l'emploient exclusivement : ... *fratris nostri Philiberti abbatis*... (copie du XI^e s. de la charte d'Ansoald) ; ... *in monasterio sancti Philiberti*... (ordonnance d'Isambert de Poitiers, vers 1040) ; ... *ecclesia parochialis sancti Philiberti ex Belveario supra mare*... (1533)... Les vieux registres paroissiaux de Beauvoir portent « *Sainct Philibert* » et l'on trouve la forme actuelle, *Philbert*, dès le début du XVII^e siècle.

dont il avait contre-carré les desseins politiques, il se réfugia à Poitiers, auprès de l'évêque d'Ansoald, qui l'accueillit très favorablement et l'envoya évangéliser la partie occidentale de son immense diocèse

Philbert se retira dans l'île d'Her ou Hério, où il fonda, vers 676, l'Abbaye Noire, pour l'entretien et la subsistance de laquelle Ansoald lui fit don — le jour des calendes de juillet, *anno secundo domno Dagoberti regis* (1) — de plusieurs domaines, les villas d'*Ampennum*, *Deas*, *Tasiago*, *Pusiagus*, *Lendoas*... situées en divers lieux. Après la mort d'Ebroïn, survenue en 679 ou 680, Philbert s'en retourna à Jumièges, mais n'y resta que peu de temps et revint passer ses dernières années à Noirmoutier, où il mourut, « le 13 des calendes de septembre » — 20 août — de l'an 685. Son corps fut déposé dans la crypte de l'église du monastère, où il reposa durant plus d'un siècle et demi. En 836, les incursions des Normands contraignirent les moines filibertins à transporter ses restes à Déas, puis à Cunauld (858), à Messay (762), à Saint-Pourçain-sur-Sioule (871) et enfin à Tournus, en Bourgogne (875), où se trouvent encore aujourd'hui ses ossements principaux.

Saint Philbert apparaît comme l'une des plus éminentes figures de son temps. Grand seigneur, il fréquenta dans sa jeunesse la cour de Dagobert où il noua de solides amitiés. Moine, fondateur d'Ordre, bâtisseur de moûtiers et d'abbayes, colonisateur du sol, il fut, dans toute l'acception du terme, un homme d'action, un animateur, un apôtre. Parmi les grands moines qui sont l'orgueil de notre histoire religieuse et que domine la vénérable figure de saint Benoît, il occupe une place de choix, digne émule des Colomban, des Wandrille, des Aile, des Waldebert, des Germer..., et sa personnalité ne pâlit point devant celle des hauts personnages de ce VII^e siècle mérovingien qui fut celui de Dagobert, de sainte Bathilde, de saint Eloi, de saint Léger et de saint Ouen.

L'influence de l'abbaye de Noirmoutier rayonna sur tout le Bas-Poitou, dont elle fut, jusqu'à l'exode de 836,

(1) Dagobert II, né en 635, roi de 674 à 676.

le principal centre religieux ; on ne saurait compter le nombre de paroisses évangélisées par saint Philbert et ses moines. On attribue au saint lui-même la fondation — ou la res'auration — des monastères de Luçon et de Saint-Michel-en-l'Herm, et celle de plusieurs prieurés, en particulier de celui d'Ampennum.

Ampennum et Beauvoir.

Ampennum était, à l'époque gallo-romaine et mérovingienne, une importante villa, située sur le rivage de la mer, avec ses maisons, ses édifices, ses vignes, ses champs, ses salines, ses colons, ses serfs des deux sexes... « *Villam Ampennum sitam in litore maris, cum domibus, edificiis, vineis, agris, acolanis, mancipiis utriusque sexus, cum salinis...* ».

Ansoald, qui indique dans sa charte (1) l'origine de propriété des autres villas données à saint Philbert, ne le fait pas pour Ampennum, ce qui laisse supposer que c'était là un bien personnel de l'évêque ou un ancien domaine de l'Eglise de Poitiers.

En ce lieu, presque aussitôt, saint Philbert fonda un monastère : « Ce qui paraît hors de doute, écrit l'abbé Jaud (2), c'est la fondation d'un établissement monastique par le saint Abbé d'Hério à Ampennum (Beauvoir-sur-Mer)... Un groupe de religieux y fut envoyé tant pour les besoins des âmes que pour l'exploitation des propriétés monastiques... Ce fut le premier prieuré d'Hério hors de l'île... ».

Dans la suite, on retrouve Ampennum citée dans le récit laissé par Ermentaire (3) des *Translations* du

(1) Cette charte (transcription du XI^e siècle) a été retrouvée en 1898 dans le chartrier de Cunauld par Léon Maître et publiée dans la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes (1898, t. LIX, pp. 233-261) : « *Cunauld, son prieuré, ses archives* ».

(2) *Saint Filibert, Fondateur et Abbé de Jumièges et de Noirmoutier*. — Sa vie, son temps, sa survivance, son culte. — Luçon, Pacteau, et Paris, Gabalda, 1910, p. 310.

(3) Ermentaire (*Ermentarius*), moine de l'abbaye d'Her en 836, abbé en 863. A la requête de l'abbé Hilbod, il rédigea à Déas, en 837-838, le récit de la première translation des restes du saint.

corps de saint Philbert en 836 par les moines de Noirmoutier fuyant devant les Normands :

« Le 7 juin, écrit le narrateur, on ouvre le lieu de la sépulture ; le très saint corps, avec le vénérable tombeau qui le renferme, est élevé de terre au milieu des chants de triomphe ; il est bientôt poussé par un vent de Nord-Ouest qui l'emporte rapidement au Port de la Fourche (*Portus-Furcæ*). Là il est débarqué et placé sur les épaules des moines qui le conduisent à sa villa d'Ampennum, où il est déposé dans l'église (1).

« Pendant ce temps, une foule considérable accourt de toutes parts, et tous se réjouissent de pouvoir toucher, fut-ce même simplement le brancard (*scalām*) sur lequel il est transporté, ou le drap qui le recouvre. Chacun est persuadé qu'il n'y a aucune infirmité dont il ne puisse être délivré par l'intercession du saint, et... il y en eut très peu qui, étant venus l'implorer avec une pleine confiance et de tout leur cœur, ne s'en retournèrent pas guéris... » (2).

De nombreux miracles en effet se produisirent alors : Ermentaire en relate une douzaine.

Le corps du saint demeura exposé trois jours dans l'église d'Ampennum : arrivés le 7 juin, les moines repartirent dans l'après-midi du 9 pour *Varinnæ* (Varnes) (3), où ils dressèrent leurs tentes pour passer la nuit. Le 10 au soir, ils atteignaient *Palus* (Paulx) pour arriver enfin à Déas dans la journée du 11 (4).

(1) « ... *suffosso igitur, septimo die junii mensis, sepulturæ loco, cum ipso venerabile tumulo elevatur cum audibus sanctissimum corpus, ponitur in navi circio flante, cursu citissimo fertur ad portum qui Furcæ vocatur. Inde vero, sacerdotum, levitarum simul ac monachorum humeris elatum, ad Ampennum, suam defertur villa, atque in ecclesia collocatur...* ».

(2) *De Translationibus et Miraculis Sancti Filiberti*, lib. 1, 2. — Traduction de l'abbé Jaud, loc. cit., p. 418.

(3) Varnes, village situé à proximité de la route de la Garnache à Machecoul, sur le territoire de la Garnache, à 4 km environ du bourg.

(4) De Beauvoir à Varnes, il y a une distance de 16 km. environ à vol d'oiseau ; 7 de Varnes à Paulx, et 12 de Paulx à Saint-Philbert-de-Grand-Lieu.

Après 836, aucun document connu ne mentionne plus Ampennum. Cependant, ce nom ne disparut pas complètement ; il revit, de nos jours encore, dans celui d'Ampan, qui s'applique à un village situé à une lieue de Beauvoir, sur la route de Fromentine. Sous cette forme, on le trouve dans plusieurs actes du XIV^e siècle, en même temps d'ailleurs que celui de Beauvoir (1). Il y avait là alors une forteresse qui joua un certain rôle pendant la Guerre de Cent ans et qui disparut après le XV^e siècle : « L'existence de constructions en ce lieu, écrit Ch. Mourain de Sourdeval, est attestée par la présence de pierres étrangères au pays, par les débris de tuiles, de briques et d'ardoises qui jonchent le sol d'alluvion sur plusieurs hectares, bien que la charrue y trace ses sillons depuis des siècles ».

L'Ampan — Ampend (1453), Lampant, Empand (1635)... — n'est plus cité ensuite que comme port ou fief dépendant de la seigneurie de Beauvoir.

*
**

Une tradition ancienne et constante assure que la ville actuelle de Beauvoir-sur-Mer, succédant à la villa

(1) Lettres-patentes du roi d'Angleterre Edouard III remettant Jeanne de Belleville, dame de Clisson, en possession de plusieurs de ses fiefs, dont *Beauvoir, Ampant, La Barre, Châteauneuf*, etc... (1349) ;

Traité entre le roi de France et Raoul de Cahours, par lequel celui-ci s'engage à quitter le parti anglais, moyennant la restitution des terres et châteaux de « *Biauvoir-sur-Mer, Lampan, l'Isle Chauvet et Boeign* » (... *castra seu villas et loca de Bellovidere supra mare, de Lampan, de Insula Chauvet et de Boaing...*) (Septembre 1350) ; les lieux cités le sont à la fois en latin et en français dans le document (Arch. Nat. JJ. 80, n° 6, fol. 2) ;

Autre engagement de Cahours citant les mêmes forteresses : « ... *fortalicia mea de Bellovidere, de Insula Calveti, de Lampans...* » (4 janvier 1350, 1351 n. s.) (Arch. Nat. J. 637, n° 2) ;

Lettres-patentes d'Edouard d'Angleterre confirmant à Olivier de Clisson la donation faite à Jeanne de Belleville, sa mère, de *Beauvoir, Ampans*, etc... (30 déc. 1359).

CHRONIQUES VENDEÉENNES

LE PRIEURE NOTRE-DAME D'OLONNE AU XIV^e SIECLE

Titres relatifs à une borderie possédée en Monts
par ce prieuré
dépendant de l'Abbaye de la Trinité de Vendôme (*)

I

Bail du dimanche 22 mars 1387, conservé dans une copie vidimée en 1390, scellée d'un sceau en cire jaune, sur parchemin, comme suit :

« Sachent touz que, ge, Estienne Sayvet, prestre, juré passeur et notaire en la court du scel establi aux contrairz en la chastiellenie dou chastea d'Olonne pour très noble et puissant seigneur monseigneur le viconte de Thouars, conte de Beraon ^(a) et seigneur de Tallemond, ay vehu et regardé et lehu de mot à mot unes lettres non viciées, non maumyssez, non concellez, ne en aucune partie d'icellez corrompeues, desquelles la teneur s'ensuit : A tous ceux qui ces présentes lettres verront et orront, frère André de Léonart, prieur et en nom des prieurs du prieuré de Vendosme d'Olone, salut en Dieu, nostre Seigneur. Sachent touz présents et avenir, que ledit prieur, tant pour moy que pour mes successeurs audit prioré, avent tout œuvre regardens et considéranz le grand profit dudit prioré, cognoit et con-

(*) Originaux aux Archives départementales du Loir-et-Cher, publiés par l'Abbé Ch. Métais, de Chartres, dans son « Cartulaire saintongeais de la Trinité de Vendôme », Tome XXII des « Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis », 1893.

(a) Benon, en Aunis, au canton de Courçon, 600 habitants.

fesse avoir baillé et afermé à Katerine Audouarde, déguerpie ^(b) femme feu Perrot Gabin, et à Nicholas Gabin, filz dudit deffunt, une maison rousechine ^(c) ob son fonds, cayreux, cortil, jart, ruage et aménages quelconques, assise ladite maison par devant ledit cayreux ; item, et tous et chacun des héritages et domaines appartenant à ladite maison et cayraie, soient prés, terres arables et non arables, sise dans le fief dou prier de Salartheyne, en la paroisse de Saint Jehan et de Nostre Dame de Mont, pour le prix de quatre livres, payés à moy prier ou à qui cauze aura, en chacune foire de Saint Michel, en cymentère de l'église de Nostre Dame de Rié, à heure de tierce. Ces présentes lettres scellées à ma requeste du scel establi auz contraiz à La Gasnache pour très noble et puissant seigneur monseigneur de Clisson et de Belleville. Ce fut fait et donné, jugé et passé soubz le juge de la court dudit lieu ; furent présens à ce appelez monsieur Nicolas Grillon, prestre, frère Janvier Grillon, Estienne Arnaud, clert, et Johan Grondin, le dimanche avant feste de l'Annonciation Nostre Dame vierge, l'an mil trois cent quatre vingt et sept ; ainsi signé G. Proust... *Donné pour copie ou vidisse soubz ledit scea establi en ladite chastellenie dou Chastea d'Olone, le premier jour de juing, l'an mil trois cent quatre vingt et dix. Estienne Sayvet ».*

II

Ce bail fut, le lundi 20 avril 1388, confirmé par Pierre, abbé de Vendôme, et son chapitre, comme le montre l'instrument suivant :

« Universis presentes litteras inspecturis, frater Petrus, Dei et sancte sedis apostolice gratia humili abbas monasterii beatissime Trinitatis de Vindocino, carentensis diocesis, ordinis sancti Benedicti, ad romanam

(b) L'abbé Métais, ignorant ce vieux synonyme poitevin de « veuve », en a fait un nom propre : *Katerine Audouarde de Guerpin*.

(c) « *Domum de rocha, gallice rouche, coopertam* » dira, en latin, le titre II... Le titre III portera « *bouryne* ».

ecclesiam nullo medio pertinentis, totusque ejusdem loci conventus, in Domino salutem. Notum facimus quod nos in nostro vindocinensi capitulo, de consensu unanimi et concordi, necnon de assensu et voluntate dilecti nobis in Christo fratris Andree de Lyonart, prioris prioratus de Olona, tradidimus et concessimus per presentes, in emphiteosim perpetuam, Katherine Audouarde, quondam uxori defuncti Petri Gabin et Nicholao Gabin, filio defuncti dicti Gabin eorumque heredibus, quamdam domum de rocha, gallice rouche, coopertam, cum omnibus terris cultis et incultis, pralis, pasturis, maresiis et aliis pertinentiis et adjacenciis, in parochia beati Johannis baptiste et beate Marie de Mons, sitam in feodo proprio predicti nostri prioratus, pro precio et summa qualuor librarum monete pro tempore cursum habentis annui et perpetui redditus, priori nostri prioratus antedicti et ejus successoribus, ad festum beati Michaelis archangeli fideliter reddenti. In quorum premissorum omnium et singulorum testimonium sigilla nostra hiis presentibus litteris duximus apponenda. Datum et actum in dicto nostro vindocinensi monasterio, die lune post dominicam qua cantatum fuit in sancta Dei ecclesia Jubilate Deo, anno Domini millesimo CCC° octuagesimo octavo ». (Original en parchemin ; était scellé de deux sceaux, le premier perdu, sur le second, brisé, on distingue encore un agneau pascal).

Domum de rocha gallice rouche coopertam !... ainsi, en ce déclin du XIV^e siècle, la bonne *rouche* maîchine recouvrait la maison des hommes, la « maison rousechine » ou, comme on verra, « bourine » (d). Contrairement à la baillette d'André Léonart, cet acte situe (à tort) le domaine en fief propre du prieuré d'Olonne.

(d) Au lieu de faire rapporter à « *coopertam* » l'expression « *de rocha, gallice rouche* » l'abbé Métais a compris : une maison de Rocha, gallice La Roche... Il avait été devancé dans son erreur par le garde-archives de Vendôme qui écrivit, au repli du titre original : « Pierre, abbé de Vendosme, et son chapitre donnent à bail emphytéotique la Maison de La Roche, en Olonne » ! ! !

III

Les accords qui précèdent furent modifiés sous le successeur d'André de Léonart, le 26 mai 1395. Sans doute quelques articles de prairies avaient-ils été ajoutés à l'appartenance.

« *Sachent tous que en la court du scéa établi en la ville et chastellenie d'Olonne pour très noble et puissante dame madame Payronnelle, vicomtesse de Thouars, comtesse de Benaon, dame de Tallemond et de ladite ville d'Olonne, par devant moy, Jehan de Monstaigu, notaire personnellement établi, sont comparus religieux homme et honeste frère Jehan Dujou, prieur en iceluy temps du prieuré de Vendosme en Olonne, d'une part, et Katherine Audouarde, jadis femme de fehu Pierre Gabin, et Nicholas Gabin son fils, d'autre part. Lequel prieur bailla et confesse avoir baillé une maison bourryne, sise paroisse Saint Jehan de Mons, et ses appartenances de ruage, cayrouages, vregers et cortillagés et le jart tenant audit cayruage, trois jornaus de prés appeléz la loyre à la Regnaude, deux jornaus appeléz le Trechange, tenant d'une part aux Branchis et d'autre à la Bochère, deux jornaus de prés à la Grifaignelle, quatre jornaus de prés tenant à l'abbé blanc de Noirmoutier. Toutes ces choses sont en fié au prieur de Salarteyne. Pour le prix et somme de cent solz en deners et d'un jallon de berre et de six fre-mages d'annau et perpetuu rente ou ferme, payable en la feste de Toussaints. Les présentes lettres doubles et scellées à leur requeste, le 26^e jour du moys de may MCCCXCV* ». (Original en parchemin avec reste du sceau en cire verte sur double queue de parchemin) = A notre connaissance, c'est là le premier texte à nommer la « bourrine » du Marais.

IV

Le borderie fit, le 17 avril 1410, l'objet d'un nouveau contrat entre frère Jean Dujou, prieur d'Olonne, et Guillaume Gabin, fils et petit-fils de Nicolas Gabin et Catherine Audouard. A la redevance annuelle de cent sols, pot de beurre et demi douzaine de fromages fut

substituée une rente perpétuelle de neuf livres en deniers. (L'acte dressé par Estienne Sayvet, notaire de la chastellenie dou chastea d'Olonne, a disparu et n'est connu que par l'analyse du répertoire).

V et VI

Comment s'était constitué, en Monts, ce domaine du Prieuré d'Olonne ? Sans doute par dons et acquêts, comme on peut l'inférer des deux pièces suivantes, conservées aux Archives départementales du Loir-et-Cher.

V. « *Universis presentes litteras inspecuris, frater Manecerius, humilis abbas abbacie et monasterii dicti beate Marie de Insula, in Nigro Monasterio, cisterciensis ordinis et lucionensis dyocesis, totusque loci ejus conventus, salutem in omnium Creatore. Noverint universi quod nos abbas et conventus predicti, unanimes et concordés, confitemur nos dedisse et concessisse et adhuc damus et perpetuo concedimus religioso et honesto fratri Johanni Fornerii, priori prioratus vindocnensis beate Marie de Olona, ab ipso et a prioribus qui, pro tempore futuro, erunt predicti prioratus priores perpetuo possidenda, quatuor diurnalia seu jornaus pratorum cum suis circumstantiis universis, sita in Montibus, videlicet inter pratum relictæ defuncti Petri Naulet, ex una parte, et sammam seu satrigateram domini nostri regis Francie, ex altera parte, in recompensatione seu remuneratione plurimorum magnorum bonorum nobis et monasterio nostro a predicto priore pluries collatorum, de quo nos tenemus et tenere debemus plenarie pro contentis, et promittimus bona fide in contrarium, nec per nos nec per alios, futuro tempore, non venire. In cujus rei testimonium nos abbas et conventus predicti loci sigillos nostros predictis litteris munimine duximus apponendos ad perpetuam roboris firmitatem. Datum die lune in festum beate Potenciane virginis, anno Domini millesimo CCC° quinquagesimo quinto* ». (Lundi 18 mai 1355). (Original en parchemin avec les attaches du sceau).

La Gallia christiana marque Manetier « mense maio

1358 » abbé de la Blanche : on voit, par cet instrument, qu'il était en charge bien auparavant. Le *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, de Du Cange, passe sous silence *samma* et *satrigatera*. Peut-être, au lieu de *sammam*, faut-il lire *sauniam*, « saulnière, saulnaie » ; quant à *satrigateram*, n'y aurait-il pas lieu de l'interpréter par *saline gastière* (marais-gâts) ou encore *sartière* ? Sans doute les quatre journaux de prés donnés par l'abbé blanc se trouvaient-ils sur les lisières des lais de l'acheneau de Besse, en frange des terres de la ferme abbatiale d'Orouet, don fait en 1205 par Pierre de la Gasnache : « *in Montibus vero dono et concedo in perpetuum totas retractas de la Besse secus Oroest sitas* »... A la Révolution, la ferme de l'Abbaye d'Orouet englobait encore 342 journaux de prés, 86 charruies de terres et 40 aires de marais-salants. Le bloc fut acquis de la Nation, le 25 janvier 1791, par le baron de Commequiers, Le Roux des Ridelières, grand armateur nantais. Pour 150.000 livres ! Les héritiers actuels, les Dubois de Maquillé, ne le cèderaient pas pour le même prix...

VI. « *Sachent tous que, ge, Perrot Seignoret, prestre, priour de la paroisse de Nostre-Dame de Monz, vend par vendition à Johan Forner, priour en celuy temps dou priouré de Vendosme en Olone, quatre jornaus de loyre vulgairement appelés la Cloeson et situés dans le fié dou priour de Salartenne, pour le prix de deux florins et demi à l'écu du coin du roy Jehan. Ces présentes lettres scellées à ma requeste dou seyau establi en la ville de céans, soubmez pour monseigneur le Roy de France, présent Johan de Clermont, de l'ordre de Citeaux, le mardi emprès la saint March évangeliste, l'an de grâce MCCCLVI.* (Original en parchemin, sceau perdu).

Bien intéressant, pour le « parlange » maraîchin, ce bref titre du mardi 26 avril 1356 !

A. MULOT.

MIETTES D'HISTOIRE VENDEENNE

LE CONSÉCRATEUR DE LA CATHÉDRALE DE LUÇON

Le diocèse de Luçon fête le 3 octobre la Dédicace de l'église cathédrale. Il ne s'agit pas de la commémoration des premières dédicaces de l'édifice, mais de celle qui eut lieu le 3 octobre 1523, pendant la vacance du siège épiscopal, après le décès de Ladislas du Fau.

Evidemment, depuis ses origines, la cathédrale avait subi de nombreuses restaurations et adjonctions et, dit M. de Beauregard dans ses notes historiques, le Chapitre avait perdu le souvenir des premières consécractions et « nulle part sur les murs on n'apercevait les croix qui sont le signe de l'onction sainte ».

Dans son *Histoire du Monastère et des Evêques de Luçon*, La Fontenelle de Vaudoré dit que « ce fut Louis, évêque de Termopile et suffragant de Saintes, qui fit cette cérémonie, sur la demande du chapitre de Luçon » (1). Renseignement que reproduit textuellement le chanoine du Tressay dans son *Histoire des Moines et des Evêques de Luçon* (2). De son côté, l'abbé Aillery écrit dans son *Pouillé de l'Evêché de Luçon* : « Ce fut pendant la vacance du siège que se fit la consécration de la cathédrale de Luçon, le 3 octobre 1523, par Jean Soderini, évêque de Thermopile et suffragant de Saintes » (3).

Ce mot de *suffragant* a changé de sens depuis le XVI^e siècle : il désigne de nos jours un évêque relevant d'un archevêché, il était alors synonyme d'évêque auxiliaire, auquel était attribué, comme aujourd'hui, un titre *in partibus infidelium*.

C'est bien un évêque *in partibus* qui a consacré la cathédrale de Luçon, mais il ne se nommait pas Sode-

(1) La Fontenelle de Vaudoré : *Histoire*, Fontenay-le-Comte, Gaudin, 1847, t. I, p. 199.

(2) Du Tressay : *Histoire*, Paris, Lecoffre, 1869., t. II, p. 50.

(3) E. Aillery : *Pouillé*, Fontenay-le-Comte, Robuchon, 1860, p. XVIII.

rini. Deux Soderini furent évêques de Saintes au XVI^e siècle : François (1506-1515) et Julien (1515-1544), mais c'étaient des évêques résidentiels et non suffragants et ni l'un ni l'autre ne porta le titre d'évêque de Thermopyles. Ce titre appartient, sous le second Soderini, à Louis Gaultier, O. P., du 2 octobre 1521 à sa mort (1542), qui figure dans la liste publiée par Mgr Bataandier, dans l'*Annuaire Pontifical Catholique* (4). Date et prénom concordent parfaitement avec la note de Mgr de Beauregard, reproduite par La Fontenelle de Vaudoré.

On peut donc affirmer que le consécrateur de la cathédrale de Luçon fut Mgr Louis Gaultier, religieux dominicain, évêque titulaire de Thermopyles — un nom fameux dans l'histoire — et suffragant de Saintes.

*

**

CINQ VENDEÉNS GUILLOTINÉS A LAVAL

le 21 janvier 1794

Le 21 janvier 1794, le Comité révolutionnaire de Laval marquait le premier anniversaire de la mort de Louis XVI en envoyant à la guillotine quatorze prêtres, tous âgés ou infirmes. Tous avaient été unanimes à refuser le serment constitutionnel et leurs réponses au tribunal furent dignes des paroles que rapportent les actes des martyrs des premiers siècles ; l'un d'eux, Joseph Pellé, montant à l'échafaud, déclara à la foule : *Nous vous avons appris à vivre, apprenez maintenant de nous à mourir.*

Le 19 juin 1955, les quatorze condamnés du 21 janvier étaient béatifiés par Pie XII, ainsi qu'un autre prêtre de Laval, trois religieuses et une institutrice.

Sait-on que, ce même 21 janvier, cinq Vendéens furent également condamnés à mort par la même « Commission révolutionnaire provisoire établie par les Représentants du peuple dans le département de la Mayenne » et guillotiné en même temps qu'eux ?

(4) *Annuaire*, 1916, p. 502.

« La Commission révolutionnaire, vu l'interrogatoire de Pierre Sorin, né à Saint-Paul-Montpenis, district de Challans, département de la Vendée ; de François Drapeau, laboureur, de la commune de Beaurepaire, district de Cholet (sic) ; de Charles Auvinet, de la commune de Saint-Pierre de Cholet ; de Jules Verdeau, menuisier, de la commune de Sainte-Cécile, district de La Roche-sur-Yon ; de René Cady, domestique, de la commune de Rochefort-sur-Loire, district d'Angers...

« Par lequel il est prouvé qu'(ils) ont fait partie des brigands de la Vendée et ont participé aux meurtres et pillages commis par eux dans les lieux qu'ils ont désolés...

« Entendu l'accusateur public en ses conclusions et en exécution de la loi du 19 mars 1793, etc...

« condamne à mort lesdits Sorin, Drapeau, Auvinet, Verdeau et Cady ; déclare en outre, en conformité de la même loi, leurs biens meubles et immeubles acquis et confisqués au profit de la République...

« Fait et prononcé à l'audience publique de la Commission Révolutionnaire provisoire, où étoient présents les citoyens Clément, président, Faur, Marie et Pannard, juges, Volcler, accusateur public, qui ont signé avec le secrétaire-greffier. A Laval, le 2 pluviôse, an second de la République une et indivisible, et le premier de la mort du Tyran ».

A TRAVERS LES VIEUX REGISTRES PAROISSIAUX

Les vieux registres paroissiaux fourmillent de notes et d'observations consignées par les curés concernant les événements du temps ; en voici quelques-unes au hasard :

Le curé de Saint-Valérien note « *ad futuram rei memoriam* » la disette de blé et de vin de 1682 :

« Il n'y a homme vivant qui ait vu et qui ait ouï dire qu'il s'en fust si peu recueilli... Cette disette vient de la trop grande abondance d'eau qui a tombé toute

l'année jusqu'après les mestives... Il n'y a point eu aussy de noix... Toutefois le bled n'est austrement cher, le froment mesure de Sainte-Hermine valant 35, 36, 37, 38 sous le plus beau, le seigle 26, 27 et 28 sous et le gros bled 20, 21, 22 sous..., parce que, par le grâce de Dieu, il est venu quantité de seigle de Danzic, païs d'Allemagne, à la Rochelle, à Nantes, aux Sables, etc... Le vin n'est aussy cher pour en estre si peu recueilly ; l'Anjou, l'Aunis, l'Isle de Ré en avoient suffisamment... »

Sorin, curé de Saint-Valérien.

De Chavagnes-en-Paillers, cette courte note en 1698 :

« Le 4^e du moys de may 1698 nos vignes furent toutes vendangées par le vendangeur de la colère de Dieu : oncques l'année avoit esté si prime... Il ne s'est pas ramassé un verre de vin en toute la paroisse, ni un carteron de pommes... ».

Delavauguyon, prestre (1).

**

Concernant le rude hiver de 1709, cette note non signée de la Rabastelière :

« Il est à remarquer que cette année il y a eu un hyver si rigoureux que presque tous les arbres ont péri par la gelée, aussy bien que le bled, ce qui a causé un cher temps. Le bled seigle de la mesure de Saint-Fulgent a valu trois livres quinze sols. Cet hyver commença au commencement de février 1709, a duré quinze jours, qui a faict porter un deuil à toute la terre, ce qui n'a jamais esté veu, noyers, chateniers, pommiers, presque tous les poiriers jusqu'aux housins, tout a gelé, les vignes mesmes : le vin de Chavagnes a valu cent vingt livres le tonneau... ».

(1) Le curé de Chavagnes était alors Mre Charles Mesnard (1689-1711), qui fut ensuite curé de Joué, en Anjou.

De Messire Corme, curé d'Aubigny († 16 mars 1760) :

1751 : « ... Cette année a été la plus triste et la moins fertile de toutes les années qui ont passé cy devant au raport des plus anciens de toutes les paroisses circonvoisines...

« Les pluies qui commencèrent dans le mois d'octobre 1750 firent venir le bled à quinze et seize sols le rochais, ce qui dura jusqu'à la my avril, tant les bleds estoient beaux dans la campagne et vû la grande quantité qu'il y avoit dans les greniers, mais le prix augmenta à mesure qu'on vit la pluie continuer qui, par son abondance, noya dans les herbes et coula à fond presque tout le bled, de sorte que pendant la récolte il valoit cinquante sols le rochais et actuellement il vaut soixante sols : ce qui produit une infinité de pauvres, de sorte que cette année la pluie ne nous a presque pas permis de distinguer l'hyver du printemps, de l'esté et de l'automne, sinon par la longueur des jours, ce qui a fait que les vignes, qui avoient la plus belle apparence du monde en leurs formes, sont devenues infructueuses tant en bocage qu'en plaine, et ce qu'elles ont produit est si mauvais que les plus grands ivrognes n'en peuvent boire... Les fruits de toute sorte d'espèce ont entièrement manqué, les légumes sont *incipides* et sans aucun goust, le peu de bled qu'on a recueilly très mauvais et ne fait presque point de pain.

« Il fist en le mois de janvier une si horrible tempeste qu'elle fist trembler les plus intrépides : on croyoit pendant la nuit toutes les maisons renversées, elle déracina une infinité d'arbres et surtout les pommiers, elle découvrist une partie du clocher, emporta les ardoises jusqu'au bout du pré de la cure, elle ruina plusieurs moulins, dont elle emporta les chapeaux, celui de la Forgerie en cette paroisse et celui de la Golandière en la paroisse de la Boissière en furent du nombre.

« Les marais ont esté inondés et les bestiaux y ont péri, manque de nourriture, il a esté grand bruit de loups, de chiens enragés, de cochons et même quelques chevaux, ce qui a causé de grandes allarmes... Le Roy a envoyé un de ses grands louvetiers à Poitiers pour

donner la chasse à trois loups cerviers qui mangeoient ceux qu'ils rencontroient. On en a tiré un, je n'ay pas ouï dire ce que sont devenus les autres... ».

1753 : « ... Il y a eu grande mortalité en plusieurs paroisses et un grand nombre sont morts sans pouvoirs recevoir les sacrements en connoissance. La maladie de la plus part consistoit en de grands maux de cœur et de teste, avec transport au cerveau et vomissements d'une bile noire et une mort prochaine malgré les soins des chirurgiens qui n'ont jamais connu cette maladie. Pour moy, je pense que la quantité de fruits qu'on avoit mangé l'hyver précédent avoit fait une crasse en l'estomac et engendré des vers qui produisoient cet effet. Cela est d'autant plus croyable que Herbert, de la Lératière, estant attaqué de cette mesme maladie, en fust délivré et guéry le lendemain qu'il fust sorti par l'oreille droite trois vers de la longueur du doigt, velus comme des chenilles et à environ en une demy heure. Il commença à en sortir ung et les deux autres sortirent successivement demy heure après et sur le champ le malade se trouva comme miraculeusement guéry et se leva le lendemain aussy libre qu'à l'ordinaire, à un peu de faiblesse près... ».

**

L'année 1768 fut particulièrement pluvieuse, si l'on en croit les témoignages suivants :

« Pendant le cours de ladite année 1768, il est tombé des pluyes continuelles et presque journalières. Tout l'été a été non seulement pluvieux, mais encore fort orageux, de sorte qu'on a eu beaucoup de peine à ramasser les foins et les bleds qui ont eu bien de la peine à se conserver. La récolte a été néanmoins assez abondante en toutes sortes de fruits, mais qui étoient tous d'une très mauvaise qualité. Ladite année a été si pluvieuse que de mémoire d'homme, quelque vieux qu'il soit, on n'en avoit vu une semblable. Les ruisseaux étoient des rivières, ce qui a causé beaucoup de préjudice à différents particuliers. La rivière de Smagne a tellement débordé qu'on ne pouvoit passer sur les ponts de Claveau, et particulièrement le treize du mois

d'aoust. Ce jour là, sur les sept heures du soir, il se noya un homme de la paroisse de Bouildroux qui voulut s'hazarder à passer sur lesdits ponts, et le torrent de l'eau l'emporta. Enfin, pour toutes conclusions, l'année a été fort triste et on a fait plusieurs fois des prières publiques pour obtenir du beau temps... ».

Rivalland, curé de la Chapelle-Thémer.

« Le vulgaire observe depuis longtemps que lorsqu'il pleut le jour de la Saint-Médard les pluies continuent pendant quarante jours. Cette année — 1768 — fut remarquable par l'abondance des eaux au plus fort de l'été qui commencèrent à tomber la fête dudit Saint Médard. Les prières qu'ont fit pendant et après le *synode* ne furent point exaucées. On eut de la peine à recueillir les foins et à finir la récolte. Le jour de Notre-Dame de septembre fut singulier par l'inondation générale, le tonnerre et les glaçons qui tombèrent en telle quantité et en telle grosseur qu'ils firent périr nombre de bétail dans la plaine et surtout dans le marais... ».

Vergès, curé de Lairoux.

**

Mais l'année 1770 fut encore bien plus catastrophique. Le curé de La Chapelle-Thémer reprend sa plume pour noter :

« Il est tombé beaucoup de pluie pendant l'année 1770, mais principalement depuis la Toussaint jusqu'au 1^{er} de l'an 1771. Le 25 novembre de ladite année 1770, il se leva sur les huit heures du soir une tempeste terrible, un vent impétueux, il y eut tremblement de terre et il tomba une si grande quantité d'eau qu'une grande partie des moulins qui sont sur le Lay furent emportés dans l'inondation, ainsy que plusieurs ponts dans bien des endroits de cette province ; il périt plusieurs personnes dans cette inondation... ».

Et son confrère de Lairoux note de son côté le tremblement de terre du 25 novembre et « les inondations considérables et continuelles » qui « causèrent plus d'un million de dommages, dans toute la province et

surtout sur les rives du Lay et dans le marais ». « La pluie fut générale, ajoute-t-il, tout n'étoit qu'une vaste mer... » Triaize et Luçon ne furent point inondés parce que l'on coupa le bot de Garde, mais ceci provoqua l'inondation de Grues, de Saint-Michel et de Saint-Denis-du-Payré. « Le tonnerre tomba dans (sa) paroisse en plusieurs endroits et il écorna la pointe du clocher de Luçon ».

Ce que confirme le curé de Grues :

« Depuis le mois de septembre de la présente année 1770, les pluies ont esté si fréquentes et si abondantes que jamais peut-être on n'avoit vû tant d'eau. La nuit du 26 au 27 novembre, le pont de la Claye a esté emporté, ensuite le bot Grolleau en trois endroits, et le bot de la Garde en dix ou douze endroits, en sorte que la paroisse a esté couverte d'eau pendant plus de deux mois... ».

Girard, curé de Grues (1).

Et aussi celui de Bourneau :

« Le 26 du mois de novembre 1770, il tomba une abondance de pluie qui fit que l'eau montoit plus de six pieds dans les Loges à Fontenay. Dans le puyts du presbitère à Bourneau on puisa plusieurs *sceaux* avec la main et, dans ma chambre basse, il y avoit six pouces d'eau qui sortoit hors le coin de ma cheminée du côté du nord, sous un carreau où se rencontra la source qui remplit toute la chambre... un jour et deux nuits... ».

L'abbé Vergès, curé de Lairoux, a noté, tout au long de son pastorat, les événements de l'époque, depuis les variations du temps jusqu'à la comète de 1766 et la mort subite de Mgr Jacquemet-Gaultier d'Ancyse au château de Châteauroux, à la Réorthe. Ses registres mentionnent, après 1770, la disette de blé en 1772 ; un nou-

(1) Messire Girard mentionne également en 1777 la reconstruction de son église, qui fut bénite par Mgr de Mercy le 18 juillet 1777.

veau tremblement de terre le 30 avril 1776, à 4 h. 42 du matin, par temps clair, froid intense et vent de N. E. violent ; la sécheresse de 1778 — pas de pluie de la Saint-Pierre à la Saint-Michel, puits taris, incendies dans tout le Bas-Poitou... — ; la terrible tempête du 17 janvier 1784, qui causa « un ravage considérable dans tout le royaume », suivie d'abondantes chutes de neige jusqu'à la fin de février et d'un été particulièrement sec : à cause du manque de fourrage et de nourriture, « les vaches de prix qui valoient dix pistoles à la Toussaint, se donnoient pour six francs à la Noël... ».

Sa relation de la comète de 1766-1767 fait honneur à l'esprit d'observation et aux connaissances scientifiques du bon curé :

« Le 17 avril de l'année 1766 fut aperçue par nous, dans la partie australe, une *commète* dont le mouvement paroissoit parallèle à l'orbite de la terre ; elle se levoit et se couchoit avec le soleil ; son orbite paroissoit une fois plus grand que celui de Vénus à son plein, elle coupoit à angle droit pendant la journée la constellation d'Orion, l'œil du Taureau et du Bélier, quelquefois suivant, quelquefois devançant le soleil, toujours disparaissant avec lui. Sa queue en forme de lance et d'un brillant serein jusqu'à huit heures du soir s'élevoit après le coucher du soleil jusques à 36 ou 37 degrés de latitude nord ouest, quart de nord, embrassant les Gémeaux et les Playades. Le soleil s'approchant du solstice d'été la laissa sans doute dans la partie septentrionale... Tout le mois d'aoust de 1767, la même *commète* reparut dans le nord. Elle se montroit deux fois en dix-sept heures de temps, le matin dès deux heures et le soir sur neuf et dix. On eût dit à voir son mouvement tout irrégulier qu'il étoit, qu'elle voloit autour du pôle ; elle parloit du nord est, quart de nord, jusqu'au nord ouest, quart de nord, n'ayant à son zénith que 21° de latitude, embrassant le matin les boëts du char de David, et le soir la Grande Ourse, la queue du Dragon et quelques autres constellations septentrionales... »

L'abbé Vergès écrit encore au sujet de l'année 1785 :

« L'hiver fut très long et très rigoureux, tout le mois de janvier, de février et mars, la terre fut cou-

verte de neige et de verglas. L'hiver se termina par une grande gelée qui fit tort aux vignes basses... L'été et le printemps furent d'une sécheresse extraordinaire... Comme il ne tomba de pluie qu'au commencement de septembre et que toutes les matinées de mars, d'avril et de may étoient refroidies par une gelée blanche, il n'y eut pas de foin et très peu de bled... ».

Le curé de la Chapelle-Thémer, Messire Rivalland, insiste également sur la sécheresse du printemps et de l'été 1785 : « ... Il ne s'est presque point ramassé de fourrage, les bestiaux ont été à vil prix, la récolte des bleds a été très médiocre... », mais, ajoute-t-il, « quant au vin, la récolte en a été très abondante... », ce qui aura été sans doute une consolation pour d'aucuns de ses paroissiens...

L'hiver de 1785 fut loin toutefois d'être aussi rigoureux que celui de 1788-1789. L'abbé André Gergaud, curé de Beauvoir-sur-Mer, en a laissé dans ses registres paroissiaux une relation qui a déjà été publiée plusieurs fois (1). De son côté, le curé de Sainte-Hermine mentionnait :

« La plus grande partie de veite année 1788 a été extrêmement pluvieuse, une grande partie des foins a *pouri* sur les prés et il y a eu plusieurs crües d'eau. Le mois de décembre a été très froid, la glace a commencé dès le 25 novembre, le 2 décembre il a tombé du verglas, le 5 la *nège* a commencé à tomber par un vent d'est et de nord est, la *nège*, le verglas se sont succédé de manière que l'on ne pouvoit marcher qu'avec le plus grand risque, quantité de personnes ont été estropiées. La rigueur du froid a empêché *toutes sortes d'ouvrages*, ce qui a écrasé les pauvres. Le grand froid a duré jusqu'ou 14 janvier, le lendemain, le dégel a commence, mais la glace et la *nège* n'ont disparu que vers le 22 janvier... ».

Ainsi commençait, dans la neige et le froid, cette année 1789 si lourde d'événements pour notre pays...

(1) Voir *Archives du diocèse de Luçon*, n° 124, mars 1959 : Beauvoir-sur-Mer, pp. 60-61.

Paroissien de Luçon

Très complet

MAISON MAME

L'O. R. E. C. O.

Coopérative Vestimentaire pour le Clergé

32, rue Maréchal-Joffre

LA ROCHE-SUR-YON

Magasin ouvert tous les jours (après-midi)

Société Générale

Toutes opérations de banque et de bourse

Agences de LA ROCHE-SUR-YON

FONTENAY-LE-COMTE

LUÇON, LES SABLES-D'OLONNE

COUVERTURE — CHAUFFAGE — SANITAIRE

ELECTRICITE — REFRIGERATION

Installation grandes cuisines et buanderies pour **COLLECTIVITES**

JUSSEAUME & ETOURNEAU

2, Rue du Chapeau-Rouge, NANTES

Tél. 112-38-143-57

Le Gérant : H. REZEAU.

Dépôt légal (4^e Trimestre 1959) N° 120

Evêché de Luçon